

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 40

Artikel: Les mathématiciens qui ne savent pas compter
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205366>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

TROIS MOIS GRATUITS

Les personnes qui prendront un abonnement nouveau pour l'année 1909, recevront *gratuitement* le « Conteur vaudois » durant le 4^{me} trimestre 1908 (soit du 1^{er} octobre au 31 décembre).

UNE IDYLLIQUE DISTRACTION

Le jour du déménagement est un jour de joie pour les enfants, un jour de tracas pour les parents. Et si ce jour était unique, qu'il n'eût, en son genre, ni veille ni lendemain, qu'il tint de minuit à minuit, commencé sans prélude et terminé sans bavures. Mais, bast, ce serait trop beau. La journée où l'on *déménage* est précédée d'une kyrielle de jours préparatoires, dont l'agrément n'a rien d'exagéré. C'est un peu comme la cacophonie des instruments cherchant à se mettre d'accord avant d'exécuter l'œuvre du maître. A cela près, que les artistes éprouvent quelque joie à jouer le morceau choisi, tandis que le bonhomme déménageant n'éprouve qu'une lassitude matérielle, doublée d'inquiétudes et d'appréhensions, tandis qu'il entasse dans un wagon ou enfouit dans des caisses les multiples unités de sa fortune mobilière.

Et ce n'est pas tout. Longtemps avant l'aurore de ce jour néfaste, la chasse au nouveau logis a accaparé des heures et provoqué des courbatures, sans parler des discussions intestines, des désirs de monsieur contrecarrant les souhaits de madame, des exigences économiques mettant le désarroi dans des projets adorables mais coûteux, questions de lieux, questions d'étages, questions de vues, questions de confort, questions de voisinage, questions d'argent ont suscité, à table ou au coin du feu, d'interminables débats.

Monsieur qui s'était chargé de découvrir un appartement modeste, a fini par y renoncer, madame critiquant les projets de son seigneur et maître.

— Puisque rien ne te plaît, cherche toi-même ! s'est-il écrié en prenant son journal pour étudier à fond la politique internationale.

Alors, madame a compulsé chaque jour les pages d'annonces locatives et s'est mise en campagne, elle a noté sur un carnet les inconvénients de tel appartement et les agréments de tel autre. Elle a discuté avec les amies, les parents, les jeunes et les vieilles. Procédant par élimination, elle a raturé, rejeté, admis, examiné, dédaigné, jusqu'au jour où, triomphante, elle put présenter à monsieur une liste de propositions plus ou moins convenables. Enfin, après nombre de visites, d'étages montés et descendus, d'interrogations et de perquisitions, le dévolut fut jeté sur le moins désagréable des locaux visités, le bail signé et le congé donné. Alors, viennent de nouvelles inquiétudes.

— Crois-tu que nous pourrions donner la chambre du fond à Emilie ?

— Celle qui est tapissée en bleu ?
— Oui.
— Hum ! Faudra voir.
— Pourvu que ce ne soit pas humide.
— C'est au levant.
— Il y a la poussière de la route.
— Oui, mais pas les bruits de la rue.
— Et puis, ce n'est pas haut ; le second.
— Au-dessus de l'entresol.
— Je veux bien, mais qu'y faire, pour le prix.
— Pour le prix ? Neuf cent cinquante. Ce n'est pas pour rien.

Ainsi chaque jour, durant des semaines. Puis, tout à coup, on commence à emballer. Madame emplit des caisses. Ce sont, d'abord, les bibelots, les inutilités, les petits *rien* intimes. Non pas ceux qui ornent ce salon, car ce sanctuaire subsiste, doit demeurer intact aussi longtemps que faire se peut. Monsieur emballe ses livres. Les enfants, par esprit d'imitation, mettent leurs jouets dans des caisses. Peu à peu, une transformation complète s'accomplit. L'appartement devient inhabitable et fait concurrence aux salles de bagages de railways. Les fauteuils couverts de housse vagabondent, roulant de ci, de là, selon les heurts des emballateurs affairés. Les caisses s'entassent, les malles descendues du *galeas* occupent des places d'honneur et les valises siègent sur les tables. Les pendules ne sonnent plus, les étagères sont dégarnies et les fleurs languissent, oubliées, dans leur terreau, point arrosé. Les rideaux sont enlevés, mais l'air est si abominablement poussiéreux que la lumière est brumeuse. Monsieur, désespéré, cherche sa canne à pêche qu'il veut joindre à un groupe imposable de parapluies et d'alpenstocks. Madame crie :

— Attention ! Tu vas casser quelque chose, tu marches sur le chapeau d'Henri. Mais prenez donc garde, Justine, vous tenez cette glace comme un panier de pommes de terre... Ah !... Si je n'ai pas cru qu'il était à terre...

Et Justine, aburrie, se démène, la dite glace portée devant elle, non comme un panier de pommes de terre, mais comme une icône portée par un pope quelconque, près de Volka.

— Aïe !

C'est la petite Laure qui s'est écorchée à l'angle mal raboté d'une caisse.

— C'est bien fait, opine le père, si tu n'étais pas toujours où il ne faut pas, il ne t'arriverait rien.

Madame bougonne, prenant parti :

— Si toutes les fois que les hommes sont où ils n'ont que faire, ils s'écorchaient les mains, il y a longtemps qu'ils n'auraient plus de peau sur les doigts.

Monsieur hausse les épaules et frappe à coups redoublés sur un malheureux clou parfaitement innocent du conflit.

Enfin, tout est prêt. On n'a laissé en état qu'une table et les lits. Demain, grand branle-bas. Et lorsque l'aube éclaire le champ de bataille, toute la famille est sur pied attendant la venue de la déménageuse, chargée de mener à bon port l'armée envahissante. On a déjeuné à

la hâte d'une tasse de café chauffée sur l'esprit de-vin. On est, par avance, fatigué, énérvé. Monsieur, sinistre — il a cassé sa pipe de porcelaine originaire de Göttingue — fronce le sourcil et sacre contre les voituriers parce qu'ils n'ont pas encore paru. Le silence est lourd dans le logis sens dessus dessous. Madame soupire, les enfants se taquinent. Un mot mettrait le feu aux poudres. Heureusement le voiturier est signalé.

— Ah ! ce n'est pas malheureux.

Alors, le dernier acte commence. On descend les caisses et les meubles, on bouscule, on écorne, on casse, on s'interpelle, on se gourmande, on raille, on geint, on se fâche, on s'apaise, et, le soir venu, la smala entière campe dans un autre logis présentant le même spectacle que, la veille, l'appartement délaissé : caisses, meubles, malles, valises, tout pêle-mêle. Demain on commencera *d'arranger un brin* ; et cela durera une huitaine de jours avant que madame puisse s'écrier :

— Nous sommes chez nous !

Encore y aura-t-il quelques bavures.

Vrai, le *déménagement* est une idyllique distraction.

LE PÈRE GRISSE.

LES MATHÉMATIENS QUI

NE SAVENT PAS COMPTER

Il arrive parfois que, dans un dîner d'amis où figure quelque médecin, on passe à celui-ci la volaille en lui disant : « Vous allez nous découper cela en artiste, puisque vous êtes chirurgien ». L'homme de l'art à qui l'on s'adresse ainsi, paraît rarement flatté, et cela se conçoit : d'abord, il n'est pas venu pour faire le charcutier, et puis, tout opérateur renommé qu'il puisse être, il se peut qu'il ne s'entende pas le moins du monde à débiter proprement chapons et poulardes.

Il en est de même des mathématiciens. Combien de fois n'avons-nous pas entendu feu l'aimable professeur Henri Joly dire avec quelque humeur à ses compagnons de course, qui lui demandaient d'être leur caissier :

— Ne m'infligez pas cette corvée, sinon je vous lâche ! D'ailleurs, j'ai beau enseigner la géométrie, je ne sais pas mon livret...

L'excellent homme, évidemment, exagérât. Cependant, il est certain qu'il ne suffit pas d'avoir de l'aptitude aux mathématiques pour être un remarquable calculateur. M. Henri Pointcaré, qui est un mathématicien de génie, publie dans la *Revue du Mois* une conférence qu'il a faite récemment à Paris et où il s'avoue « absolument incapable de faire une addition sans faute ». De même, nombre d'écrivains, dont les œuvres font les délices de leurs lecteurs, seraient en orthographe de tout petits garçons.

Qu'on se garde de croire toutefois que les professeurs de géométrie soient tous de piètres calculateurs. Nous en connaissons un au moins qui est une vraie machine à chiffrer.

V. F.